

UNE SCÈNE DU MOYEN-ÂGE

AU XIX^e SIÈCLE.

*J'excuserais volontiers, en notre
peuple, de n'avoir aultre patron et
règle de perfection que ses propres
mœurs et usances.*

MONTAIGNE.

I.

Un soir, le crépuscule avait tendu ses voiles,
Déjà dans le ciel bleu s'allumaient les étoiles ;
Le Tarn silencieux sur nos bords enchantés
Reflétait de la nuit les tremblantes clartés ;
L'air était frais et pur, et la terre endormie
Laisait parler des cieux la splendide harmonie.

Par la chaleur du jour et la marche affaissés,
Une femme, un vieillard l'un à l'autre enlacés,
Et voilés à demi par l'ombre et le feuillage
Suivaient péniblement le sentier du rivage.
Dans les brumes du soir, vers l'horizon lointain,
Derrière eux s'effaçait au regard incertain
Montauban, la cité gracieuse et mutine,
Assise aux bords du Tarn sur sa blanche colline.
Parvenus au sommet d'un rocher de granit
Où le fleuve serpente en resserrant son lit,
Joanne se détacha du bras de son vieux père, ...
« Mon Dieu ! murmura-t-elle en tombant sur la terre,
Comme un jeune rameau courbé sous l'aquilon !
« Je n'en puis plus ; .. hélas ! ce chemin est bien long !... »

A ce cri de douleur, le vieillard qui s'alarme
A détourné son front pour cacher une larme,
Et son regard au ciel semble adresser des vœux.
Puis, soulevant l'enfant d'un bras encor nerveux,
Il l'embrasse et l'assied doucement sur la berge.
En ce moment glissait sur le front de la vierge
Un pâle et doux rayon. Derrière le coteau
La lune se levait, éclairant ce tableau.
Quels sont ces voyageurs?... pourquoi donc à cette heure
Ont-ils quitté tous deux leur paisible demeure?...
Quelle douleur les suit?... Jeune fille des champs,
Jeanne n'avait compté que quatorze printemps
Depuis qu'en l'enfantant à cette vie amère,
A la fleur de ses jours était morte sa mère.
Ses grands yeux à l'azur empruntaient leur beauté ;
Comme un épi précocé en sa maturité,
Grande et svelte, naguère on la voyait, riieuse,
Elever en jouant sa tête radieuse,
Poursuivre les oiseaux de buissons en buissons,
Et jeter aux échos ses folâtres chansons.
Elle faisait envie aux filles du village,
Car chacun disait d'elle : Elle est belle, elle est sage.
Hélas ! comme tout change en peu de temps !... le deuil
De sa pauvre chaumière a visité le seuil ;
Son père est descendu, jeune encor, dans la tombe,
Et depuis quatre mois, elle, chaste colombe,
Jeune lis virginal égarcé sur nos bords,
Contre un mal inconnu s'épuisant en efforts,
Sent sa tête, de grâce et de fraîcheur ornée,
S'incliner tristement comme une fleur fanée.
— « Mourir si jeune ! — ont dit les femmes du hameau,
« Ciel ! un corps si charmant descendrait au tombeau ! »

Et dès lors, par leurs soins, une gerbe fleurie
Vint orner tous les jours les autels de Marie :
L'ange de la prière aux yeux mouillés de pleurs,
Répandit au saint lieu ses parfums et ses fleurs ;
Prodiguer à l'enfant les douceurs maternelles,
Lui montrer l'espérance ouvrant ses blanches ailes,

Par des mots consolants, et dans un noble but,
Lui prouver que sa vie est encore au début,
Tout ce que l'amitié d'affectueux invente,
Les baumes souverains que la routine vante,
Rien ne fut épargné pour conserver ses jours,
Rien, ... hors du médecin l'intelligent secours.

— Dans un siècle savant déplorable ignorance ! —
Lorsqu'avec le péril eut grandi la souffrance,
Un jour les vieux parents s'assemblant à l'écart,
Entr'eux ont décidé qu'il fallait sans retard,
Si l'on voulait sauver la jeune infortunée,
Consulter un devin. Par lui sa destinée
Devait se découvrir, et la source du mal
A son souffle, à sa voix, tarir son cours fatal.
Parmi tous les devins fameux par leur science,
On en choisit plusieurs ; puis, avec confiance
On désigna celui qui par un grand renom
Avait dans le pays vulgarisé son nom.

Or, c'est le vendredi, d'après un vieil usage,
Qu'on doit vers un sorcier faire un pèlerinage.
Au déclin du soleil le malade part seul,
Ou bien accompagné d'un père ou d'un aïeul.
Dès l'aube il a fait dire une messe en cachette ;
Et, plein de foi, paré de ses habits de fête,
Il aborde à la nuit le seuil mystérieux.
On exécuta tout avec un soin pieux :
Un soir, Jeanne et l'aïeul quittèrent le village,
Et nous les retrouvons tous deux sur le rivage.

II.

Au fond d'un bois d'ormeaux et de chênes vieillis,
S'ouvre en forme de cercle un verdoyant taillis
Parsemé de genêts, de mousse et de bruyère.
Au coin le plus obscur de l'étroite clairière
Se cache, sous la ronce et le lierre abrité,
Un vieux toit par les ans aux trois quarts dévasté.
Derrière la maison, près d'un seuil en ruines,
Un arbre vigoureux étendant ses racines,

Soutient un pan de mur dont le pilier croulant
Supporte une lucarne au volet de bois blanc.
Entrons. — Un lit de serge au coin de la muraille,
Un bahut défoncé, quelques chaises de paille,
Un coffre encor debout sur ses ais élargis,
Tel est l'ameublement de ce pauvre logis.
Un feu de buisson vert pétille au fond de l'âtre.
Assis en cercle autour de la flamme bleuâtre,
Cinq ou six villageois se trouvaient rassemblés.

— « L'an dernier, disait l'un, j'ai vu périr mes blés,
« Et, subissant d'un sort l'influence maligne,
« Comme un feu le brouillard a dévoré ma vigne.
« En huit jours mon cheval est mort, ma ruche a fui,
« Le meilleur de mes bœufs est malade aujourd'hui,
« Je suis au désespoir !... Il est temps que s'arrête
« Le malheur acharné qui pèse sur ma tête. »

— « N'en doutons pas, le ciel se retire de nous,
Dit une paysanne aux traits fins, aux yeux doux.
Jeune mère, déjà sur son pâle visage
Naissaient ces plis légers que le travail et l'âge
Impriment sur le front dont ils séchent la fleur.
« Le ciel, dit-elle avec un accent de douleur,
« En un seul jour nous donne et nous reprend ses anges.
« Il se passe dans l'air des mystères étranges.
« De quatre enfants, si beaux que chacun m'en parlait,
« Il ne m'en restait qu'un qui suce encor mon lait,
« Quand ce soir, dans mes bras, après un doux sourire,
« Je l'ai vu se rouler dans un affreux délire.
« Alors, folle, étouffant mes larmes et mes cris,
« Je suis venue afin de parler aux esprits.
« Il me faut mon enfant !... de ma voix la plus tendre
« Je fléchirai les morts qui veulent me le prendre. »
Elle dit, et sa voix s'éteignit dans les pleurs.

— Une vieille à son tour raconta ses malheurs.
Pauvre femme, elle-même aux chagrins résignée,
Venait interroger la sombre destinée,
Pour savoir si son fils, un robuste garçon,
Appui de la famille, espoir de la maison,

Devait laisser bientôt son foyer solitaire
Pour répondre à l'appel du drapeau militaire.
Et tous, le cœur ému, le front respectueux,
Attendaient en tremblant l'homme mystérieux
Pour cueillir, le cœur plein de voluptés amères,
La fleur de l'espérance aux parfums éphémères.
Et chacun se flattant d'un oracle sauveur,
D'un moment d'audience attendait la faveur.

III.

Pendant ce temps, au loin sur la bruyère assise,
Jeanne, appuyant ses mains à sa tête indécise,
Suivait avec terreur l'œuvre mystérieux
Qu'un homme en cheveux blancs opérait à ses yeux.
— Une large citerne à ses pieds est creusée
Debout, pâle, incliné sur la margelle usée,
D'une main décrivant des cercles dans les airs,
Ses yeux semblent lancer de terribles éclairs.
Comme sur un autel païen ou druidique,
Devant lui sont rangés dans un ordre magique,
De tendres souvenirs, objets chers aux amis,
Aux parents maintenant dans la tombe endormis :
Des boucles de cheveux, reliques précieuses,
Anneaux, colliers, croix d'or, amulettes pieuses.
— Tout-à-coup, se dressant et regardant le ciel,
Comme pour évoquer l'Être surnaturel
Dont il entend la voix infernale ou divine,
Le sorcier fait jaillir un cri de sa poitrine,
Pousse avec les bijoux, d'un effort surhumain,
Un énorme caillou placé près de sa main,
Et, comme sous le coup d'une terreur profonde
Au choc tumultueux de la pierre sur l'onde,
S'élançe furieux, tombe, et roule écumant
Sur la mousse et les fleurs des bois. — En ce moment
La lune avait franchi le tiers de sa carrière :
Poussés par le courant d'une brise légère,
Quelques nuages blancs, floconneux, dentelés,
Ternissant son beau disque et les cieux étoilés,

Couraient, distribuant sous le feuillage sombre
Une égale mesure et de lumière et d'ombre.

— Jeanne restait muette. En un suprême adieu,
La pauvre jeune fille adressait au bon Dieu,
Comme pour fuir un rêve et le chasser loin d'elle,
Des paroles d'amour où le cœur se révèle.
« Guérir! dit-elle enfin, — non, Dieu ne le veut pas!
Je le sens.... la mort vient et s'attache à mes pas.
Ma mémoire s'éteint, ma force est épuisée,
Mon espérance meurt et ma vie est brisée. »

— « Ma fille, murmurait le vieux père à genoux,
Espère! et le Seigneur aura pitié de nous.
A mon âge veux-tu que sa main me délaisse?...
Qu'il m'ôte le bâton promis à ma vieillesse?...
Oui, Jeanne, tu vivras pour me porter secours
Car toi seule ici-bas peux consoler mes jours.
Courage, mon enfant! »

— « Oui, père, je suis folle! »

Et passant ses deux bras autour de son épaule,
Elle s'y suspendit pendant quelques instants.
Puis, posant sur le sol ses petits pieds tremblants;
« J'ai du courage... allons! » dit-elle avec tendresse.
Et, joignant à sa voix une douce caresse,
A la douce caresse un sourire trompeur,
— Souvent plus qu'une larme un sourire fait peur —
Elle s'agenouilla. — Son visage de neige
Contempla de nouveau la scène sacrilège
Que la fraude ou l'erreur avaient osé rêver.
Elle vit à la fin le sorcier se lever
En arrachant du sol une plante sauvage,
Eteindre la sueur qui baignait son visage
Et vers elle avancer d'un air tranquille et doux.
« Eh bien, ma chère enfant, que me demandez-vous?...
Dit-il; va, tu n'es plus en extase ravie.
Tu viens me supplier de prolonger ta vie;
Ton jeune cœur veut vivre encore.... il a raison.
Lorsqu'on est comme toi dans la verte saison

On veut après les fleurs voir les fruits de l'automne :
Ce n'est pas comme moi que la force abandonne ,
Qui rejoindrai bientôt tous ceux qu'en palissant
J'évoque quelquefois de mon souffle impuissant
Ecoute. Un jour nouveau pour toi commence à luire.
J'ai fléchi les esprits qui cherchaient à te nuire ,
Tu vivras... seulement, pour te porter bonheur ,
Prends cette herbe sacrée et mets-la sur ton cœur.
Conserve-la toujours quoiqu'elle soit flétrie.
Fais dire une neuvaine à l'autel de Marie,
Où pour moi , pour les tiens , tu prias le bon Dieu....
Je te donne mes soins , Dieu te guérisse ... adieu !

IV.

Hélas ! huit jours plus tard sur sa couche bénie,
En proie à la fureur d'une lente agonie
Et pressant sur sa lèvre un crucifix sacré ,
Jeanne attendait la mort. — Près d'elle un vieux curé
En essuyant les pleurs qui mouillaient ses paupières ,
Récitait des mourants les lugubres prières.
Au moment d'achever la dernière oraison ,
Soudain l'on entendit au seuil de la maison
Un grand bruit de chevaux , puis deux voix inconnues.
Et , comme si du ciel elles fussent venues ;
L'enfant se souleva sur sa couche de deuil.
Un homme respectable apparut sur le seuil ,
Précédé d'une femme élégamment parée :
Providence du pauvre , ange de la contrée ,
La dame avait conçu le généreux dessein
De livrer la malade aux soins d'un médecin ,
Jalouse de montrer à l'aveugle ignorance
L'avantage éclatant d'une utile science.
Aux parents étonnés , bientôt l'homme de l'art
Raconte qu'habitait le pays par hasard ,
Il connaît de leurs maux la triste renommée ,
Et qu'il vient pour guérir leur fille bien-aimée.
Et déjà son regard explorateur , savant ,
A sondé les ressorts du cadavre vivant.

— « A nous le soin, dit-il en s'adressant au prêtre,
« De soulager ce corps, de le sauver peut-être.
« Le moral abattu dans ce frêle cerveau,
« S'éteint; ranimez-le, votre rôle est si beau !
« Je n'ai pas, comme vous, de céleste remède,
« Mais je vais employer celui que je possède. »

Puis au milieu des pleurs bruyamment répandus,
Il entoura l'enfant de ses soins assidus;
Et, stimulant la vie éteinte à son aurore,
Près de l'humble chevet son œil veillait encore
Quand les feux du matin brillèrent dans les cieux.
Tous les jours il revint, bienveillant, soucieux,
Dans ses progrès trop lents, chez la jeune malade
Etudier du mal la marche rétrograde,
Jusqu'à l'heure où la vie, en ses puissants efforts,
De l'organe affaibli ranimant les ressorts,
Au port de la santé s'éveilla radieuse,
Comme une barque après une nuit orageuse.
De ce fait éclatant malgré l'autorité,

— Tant est vivace en nous notre crédulité,
Tant est ferme et profonde en nos cœurs la racine
De cet arbre sauvage appelé la routine, —
Lorsque la jeune fille à la joie, au bonheur,
Sentit s'ouvrir son âme et renaître son cœur,
Quand les fleurs du printemps, salutaire présage,
Commencèrent un jour d'éclorre à son visage,

— « Voilà, dirent entr'eux les parents, les amis,
Voilà le résultat par le sorcier promis.
Cet homme est bien savant; cet homme est un prophète.
L'autre, — ajoutèrent-ils en secouant la tête, —
Il faut lui savoir gré de vouloir nous guérir,
Mais dans le temps, sans lui, nous saurons bien mourir.
Le pauvre homme !... il a cru trouver des gens crédules...
Qu'aux badauds de la ville il vende ses formules,
C'est bien;... mais loin de nous ces sottises nouveautés !
Qu'ils gardent leurs erreurs, gardons nos vérités. »

Cette histoire est d'hier: par ma muse esquissée,
Et telle qu'un témoin l'a peinte à ma pensée,
A vos réflexions je l'offre sans détour.
Il n'est pas un de vous qui ne pût à son tour,
Ramenant notre siècle au temps du Moyen-Age,
Evoquer d'un sorcier la fantastique image,
Et nous montrer aux champs, des mœurs des temps passés
Les vestiges obscurs non encore effacés.
— Eh quoi! nous dira-t-on, ce beau pays de France,
Où l'éclat des talents, le feu de la science
De leurs divins rayons éclairent l'univers,
Aurait à sa médaille un si triste revers?...
Ce peuple intelligent, si noble dans l'histoire,
Connaîtrait-il si peu ses titres à la gloire?...
De ce progrès fameux dont on fait tant de bruit,
En nos jours pleins d'orgueil serait-ce là le fruit?...
— N'accusons ni les temps, ni le ciel, ni les hommes.
Pour progresser, grandir, être ce que nous sommes,
Il a fallu passer par beaucoup de degrés.
Lorsqu'un ardent soleil de ses rayons dorés
Tiédit l'eau lentement dans le cristal d'un vase,
La surface d'abord s'échauffe, mais la base
Tamisant la clarté sans garder la chaleur,
Conserve encor longtemps sa première fraîcheur.
— Ainsi, soleil des cœurs, lorsque la foi chrétienne
Illumina jadis notre Europe païenne,
Cultes, mœurs, langues, lois, se changeant en débris,
Lutèce perd son nom et s'appelle Paris:
La Gaule disparaît où s'élève la France,
Et le vainqueur salue une ère d'espérance.
Mais au sommet des monts, mais au fond des forêts
La Gaule alla cacher sa honte et ses regrets :
Elle ne mourut point. Emportant avec elle
Pour les laisser aux mains de son peuple fidèle,
Ses coutumes, ses lois, ses mystères, ses dieux,
Elle se consola dans un exil pieux.
Et lorsqu'un peu plus tard, l'esprit de l'Évangile

Envahit à ses yeux son humble toit d'argile,
Elle embrassa le Christ que comprit son amour;
Son cœur avec le sien se fondit, mais toujours,
Malgré sa foi si vive et son amour si tendre,
Sur son sol mutilé, sur ses chênes en cendre,
Sous ses autels nouveaux elle garde, immortels,
Quelqu'informe débris de ses anciens autels.
Espérons, et ce jour nous comblera de joie,
Qu'un jour l'esprit humain suivant la même voie,
Après avoir sur nous prodigué tous ses feux,
Fera tomber plus loin ses rayons chaleureux.
Qui, l'étude réclame une plus large place.
Que l'éclat lumineux qui brille à la surface,
Descendant des hauteurs, s'échelonne en jalons
Près du peuple aveuglé qui trace nos sillons.
Dès-lors, adieu débris d'une vieille croyance:
Routine, préjugés, abus... l'Intelligence
Achevant des chrétiens l'ouvrage commencé,
Balaira les derniers vestiges du passé !

J. LACROIX.

1854

